

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 121-122

Artikel: Les origines de l'anglo-normand littéraire
Autor: Legge, M. Dominica
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES ORIGINES DE L'ANGLO-NORMAND LITTÉRAIRE

« Hit seemeth a greet wonder how Englische, that is the burthetongue of Englisshemen and her owne langage and tonge, is so dyverse of sowne in this oon iland, and the langage of Normandie is comlynge of another londe, and hath on manere soun among alle men that speketh hit aright in Engelond. Nevertheless, there is as many dyvers manere Frensche in the reem of Fraunce, as is dyvers manere Englische in the reem of Engelond. For a man of Kente, southern, western and northern men speken Frensche al lyke in sowne and speche, but they can not speke theyr Englysshe so ¹ ».

Cette affirmation, traduite et développée par un « Fellow » des Collèges d'Exeter et du Queen's, Oxford, à la fin du quatorzième siècle, n'a jamais cessé d'attirer l'attention des historiens et des philologues. Il y avait, selon Higden et Trevisa, un parler normand uniforme d'un bout à l'autre de l'Angleterre, peu influencé par le dialecte anglais de ceux qui l'employaient. L'unité fait la force, et cette qualité de l'anglo-normand a retardé le développement de la langue anglaise. Néanmoins, les remarques de Trevisa nous amènent à poser la question : « Qu'est-ce que c'est que l'anglo-normand ? » D'abord, le normand lui-même est un dialecte composite, embrassant des éléments caractéristiques des dialectes de l'ouest de la France, et d'autres caractéristiques du picard. D'ailleurs, l'anglo-normand fut soumis à des influences diverses pendant les trois siècles et demi de son existence. Voici comment M. Paul Zumthor résume l'affaire : « Les Français qui s'établissent outre-Manche parlent des dialectes divers ; la langue maternelle de certains d'entre eux fut le flamand ou le breton celtique. Ainsi se constitue ce que l'on appelle l'anglo-normand ; langue composite, comportant de nombreuses variantes indivi-

1. Ranulf Higden, *Polycronicon*, Trad. Trevisa, *Collection dite du Maître des Roles*, II, p. 161.

duelles, et inégalement soumis aux influences rectificatrices venues du Continent¹ ».

Il est vrai qu'au cours du treizième siècle, le picard, grâce à la traite de la laine, l'angevin, grâce à la traite du vin, et le francien, grâce aux écoles de Paris, exercent leur influence sur l'anglo-normand. Au début du douzième siècle, cependant, l'anglo-normand se distingue à peine du normand proprement dit, et le flamand et le breton n'entrent pas en jeu². Notons que les termes techniques employés par les artisans, architectes, intendants, fermiers et cuisiniers et passés depuis en anglais sont du pur normand³. En est-il de même pour l'anglo-normand littéraire ?

Les écrivains anglo-normands de la première moitié du douzième siècle se distinguent souvent de ceux du Continent en se nommant et en mentionnant le nom de leur patron. A l'exception de Wace, le Jersiais, il faut descendre jusqu'à l'époque où Chrétien de Troyes écrivait pour Marie de Champagne pour trouver une situation analogue sur le Continent, et encore le niveau social de la patronne est beaucoup plus élevé que celui de certaines des patronnes anglo-normandes. La question de l'origine de ces écrivains a donc de l'importance non seulement pour l'étude des débuts de l'anglo-normand, mais aussi pour celle du normand continental. Ces auteurs ne sont pas des écrivains de métier, si ce n'est en latin ; ce sont des cadets de famille, des clercs, des moines, tous gens « de maison ». Le français qu'ils écrivent, c'est le français parlé. Voilà pourquoi le système de conjugaison est conservateur, tandis que la déclinaison à deux cas est peu respectée. Ils écrivent comme tout le monde parle, en France comme chez eux. De même les copistes au douzième siècle. Si le scribe de Digby 23 omet souvent *r* devant consonne, c'est que vers 1140 cet *r* ne se prononçait plus.

Le premier en date des écrivains anglo-normands est le mystérieux Benedeiz l'Apostoiles, auteur du *Voyage de S. Brendan*⁴, traduit d'une version de la légende qu'il avait déjà composée en latin, aujourd'hui perdue. Le mot « Apostoiles » pose un problème. Il n'exista pas de pape, d'évêque, ou même d'abbé portant le nom de Benoît au commen-

1. *Guillaume le Conquérant*, Paris, 1964, p. 367.

2. Voir M. K. Pope, *From Latin to Modern French*, Manchester, dernière édition, 1961, appendice.

3. « Some Notes on Anglo-Norman Vocabulary », *Studies presented to A. Ewert*, Oxford, 1961, p. 215.

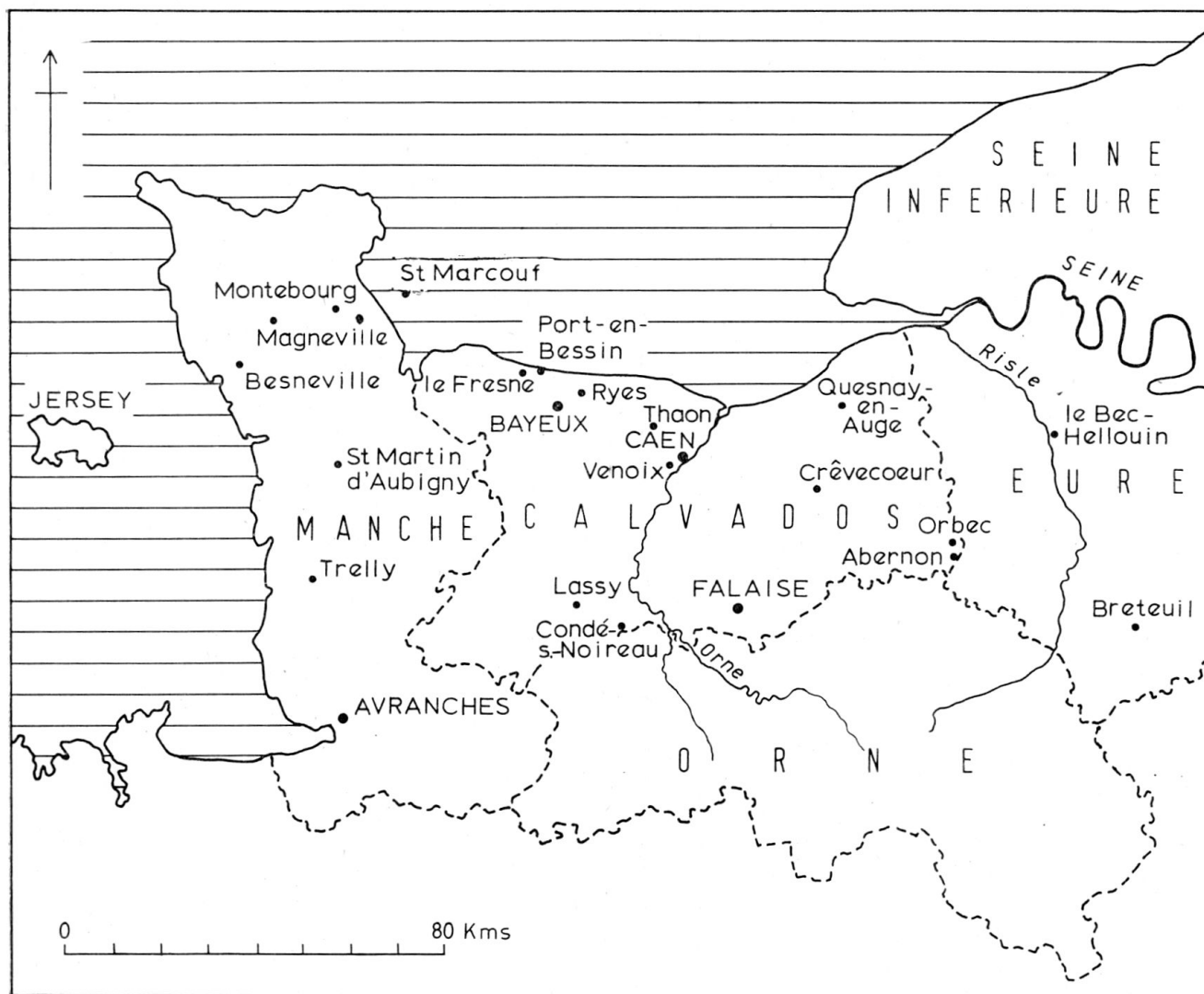
4. Ed. E. G. R. Waters, Oxford, 1928.

cement du douzième siècle. Le chapelain du Conquérant mentionné en dernier lieu par M. Zumthor¹ fut écarté par Waters. A cette époque, on



1. *Loc. cit.*, p.368-69.

ne changeait pas nécessairement de nom en entrant dans un couvent, mais les parents d'un enfant destiné au cloître pouvaient lui donner le nom de Benoît, comme dans le cas du frère cadet d'Orderic Vital. D'ailleurs « apostolicus ordo » est cité par Du Cange dans le sens de vie monas-



tique. Benedeiz, donc, fut peut-être un moine. Il écrit à la requête de la reine Maude, première épouse d'Henri I^{er}, entre 1101 et 1108, probablement vers 1106, moment où elle tenait sa cour et protégeait des écrivains à Westminster. Sortie d'un couvent et fort instruite, la reine correspondait avec Anselme, archevêque de Cantorbéry et ancien abbé du

Bec¹. L'abbé de Westminster fut alors Gilbert Crispin, membre d'une famille noble des environs de Lisieux, appelé du Bec en Angleterre par Anselme². Peut-être est-il par hasard que le nom d'un certain Benedictus suit immédiatement celui de Gilbert Crispin dans la liste des professions au Bec³. Or, S. Brendan est parmi les saints britanniques vénérés au Bec⁴. Quant à l'adjectif « apostoiles », qui pourrait être, selon Walberg, un nom de famille⁵, il faut se rappeler que l'abbaye de Westminster, dédiée à S. Pierre l'Apôtre, est qualifiée d'« Oville apostolicum » par un écrivain du douzième siècle⁶. Peut-être, donc, Benedeiz, moine ou oblat du Bec, est devenu moine de Westminster, comme Gilbert Crispin et probablement un certain Warnerius dont il est question dans le *Liber Eliensis*. L'analyse de sa langue par Waters, démontre que son dialecte est un dialecte de l'ouest de la France, et que chose remarquable, son vocabulaire est un mélange de mots normands et occitans, ou peut-être italiens. Au fond, quel genre de français parlait-on au chapitre au Bec, ce centre cosmopolite associé à la Basse-Normandie ?

Gaston Paris aurait fait une comparaison entre la langue de la *Chanson de S. Alexis* et celle de *S. Brendan* s'il avait existé une édition de ce dernier ouvrage à l'époque. Chose curieuse, personne n'a poursuivi son idée depuis la publication de 1928, mais une étude même superficielle montre qu'il y a des ressemblances. Il y a lieu de croire que le texte originel de *S. Alexis* venait du Bec⁷.

Philippe de Thaon, contemporain de Benedeiz, présente moins de difficultés. Nous n'avons pas de documentation à son sujet, — non plus que de la plupart des écrivains dont il est question ici — mais il appartenait probablement à une famille originaire de Thaon, village près de Caen, qui suivit le demi-frère du Conquérant, Odon, évêque de Bayeux, qui possédait un fief à Thaon, pour s'établir dans son comté de Kent⁸. Phi-

1. R. L. G. Ritchie, « The Date of the Voyage of St Brendan », *Medium Ævum*, xix, (1930), p. 64-66.

2. J. Armitage Robinson, *Gilbert Crispin, Abbot of Westminster*, Cambridge, 1911.

3. A. A. Porée, *Histoire de l'Abbaye du Bec* (Lisieux, 1901), I, p. 269.

4. A. A. Porée, *loc. cit.*, II, p. 457. Cf. F. Wormald, *English Benedictine Calendars II*, *Henry Bradshaw Society*, xlv, 1943, p. 111. L'évidence manque pour le douzième siècle

5. *Studia Neophilologica*, xii, 1939, p. 46-55.

6. *Liber Eliensis*, ed. E. O. Blake, Camden Society 3rd series xcii, 1962, p. 296.

7. Voir le compte rendu de *The St Albans Psalter* by O. Pächt, C. R. Dodwell and F. Wormald, London, 1960, dans *Medium Ævum*, xxx, 1961, p. 113-117.

8. L. C. Loyd, *The Origins of some Anglo-Norman Families*, Leeds, 1951, p. 100.

lippe nous dit qu'il composa son *Cumþoꝝ* pour son oncle, Honfroi de Thaon, chapelain du célèbre Eudo Dapifer. Celui-ci était un des fils d'Hubert de Ryes (du Calvados, près de Bayeux), qui avait sauvé la vie au jeune Guillaume Bâtard. Ses terres principales se trouvèrent dans l'Essex, où il fonda l'abbaye de Colchester, mais son frère aîné, Adam Fitz-Hubert, tint d'Odon plusieurs fiefs dans le Kent, qui passèrent à Eudo peu après 1087¹. Odon lui même posséda quelques fiefs dans l'Essex.

C'est probablement grâce aux relations qui existaient entre Honfroi de Thaon et Eudo, le senechal royal, que Philippe a eu le patronage de trois reines successives. La date du *Cumþoꝝ* est inconnue, mais les allusions au calendrier de l'année où Philippe écrivait, et le fait qu'Eudo mourut en 1120, limitent les possibilités à 1102, 1113 et 1119. Parmi ses sources se trouve un *Computus* fait par Thurkil, clerc de l'Échiquier, entre 1101 et 1117. La date préférée par les historiens est 1119.

Le *Bestiaire* de Philippe, dédié à la reine Adelaïde de Louvain, seconde épouse d'Henri I^{er}, date d'entre 1121, année du mariage, et 1135, année de la mort du roi. Ensuite il écrivit deux *Lapidaires*², dont il s'est servi pour des additions à une nouvelle rédaction du *Bestiaire* dédiée à Aliénore d'Aquitaine, donc après 1154, date de l'avènement d'Henri II. Entre temps, il écrivit probablement le *Livre de Sibylle*, dédié à l'impératrice Mathilde, prétendante au trône, donc entre 1139 et 1148³.

Philippe a eu, donc, une carrière d'une durée impressionnante. De ses œuvres, le *Bestiaire* a été l'objet d'une édition critique faite par Walberg en 1900, et les deux *Lapidaires* figurent parmi ceux que publièrent Studer et Evans. On a besoin d'une édition satisfaisante du *Cumþoꝝ*⁴ et du *Livre de Sibylle*, afin de faire une étude comparative de la langue employée par Philippe dans ses œuvres, qui couvrent une période de 35 ans au moins. Il y aurait des leçons utiles à tirer d'une telle étude. Un avertissement, cependant, serait de propos. Philippe fut un écrivain peut-être trop prolifique. Il a incorporé dans le *Bestiaire* un passage sur le lion traduit du *Physiologus*, sa source principale dont il s'est déjà servi pour la section du *Cumþoꝝ* qui traite du zodiaque, et, comme nous l'avons vu, il y a ajouté une section lapidaire fondée sur deux *Lapidaires*

1. W. Farrer, *Honors and Knight's Fees*, II, Manchester, 1925, p. 166 ss.

2. P. Studer et J. Evans, *Anglo-Norman Lapidaries*, Paris, 1924, passim.

3. H. Shields, *Romania*, lxxxv, 1963, p. 41-48.

4. Publié par E. Mall, Strasbourg, 1873.

écrits après la première version du *Bestiaire*. Une vingtaine d'années sépare le prologue de la deuxième rédaction du *Bestiaire* et la plupart des vers de la première. Laissant de côté la question de la date précise de tels ou tels vers de ses œuvres, et celle de la différence de sujet, questions qui restent à résoudre, on peut conclure avec Walberg que la langue de Philippe est, elle aussi, une langue de l'ouest de la France, peut-être moins archaïque que celle de Benedeiz.

Mieux connu est le troisième auteur anglo-normand, le chroniqueur Geoffroy Gaimar, qui termine son œuvre en 1139. T. Duffus Hardy, un des premiers éditeurs de *l'Estoire des Engles*¹, suggère que le nom « Gaimar » indique qu'il est originaire de Caen. Il y a un quartier important de Caen, où se trouvait un moulin, appelé Gemare, Waimara, Guy-mara, Giymare, Giemare ou Guimare. (La rue Gémare actuelle se trouve entre le château et l'Abbaye aux Hommes, parallèle à la rue du Géole.) Dans ce cas, « Gaimar » serait un adjectif. Il n'y a pas lieu de contester cette suggestion, qui reste cependant sans preuve.

Selon Alexander Bell, qui est aujourd'hui le grand spécialiste de Gaimar, il aurait commencé ses chroniques dans le Hampshire². Sa patronne Custance était probablement de la famille de Venuz, c'est-à-dire de Venoux dans le Calvados, arrondissement de Caen. Elle avait épousé Ralph Fitz-Gilbert, dont les terres principales se trouvaient dans le Lincolnshire, vassal des Crèveœur, originaires du Calvados, arrondissement de Lisieux, mais parent ou relation de Gilbert de Gand³. Celui-ci était fils de Gautier de Ghent et de Maude, fille d'Étienne comte de Bretagne, et épousa Rohese de Clare, d'une famille originaire du Calvados. En 1169, Gilbert confirma des dons faits par Ralph à l'abbaye cistercienne de Kirkstead, dans le Lincolnshire, lieu de l'enterrement des parents et d'un fils de Ralph. Il est bien connu que Gaimar dit qu'il a eu parmi ses sources un exemplaire de la Chronique Saxonne à Winchester, et un autre à Wahingborough dans le Lincolnshire, et en outre le « bon livre » de Gauthier l'archidiacre d'Oxford, confrère de Geoffroy de Monmouth à l'église collégiale de S. Georges, et un exemplaire de l'histoire de Geoffroy lui-même que possédait alors Gautier Espec — exemplaire qui appartenait au Comte de Gloucester, patron de Geoffroy. La famille de

1. *Collection dite du Maître des Roles*, 1888-89.

2. *L'Estoire des Engleis*, Anglo-Norman Texts, xiv-xvi, 1960, p. x.

3. D. M. Williamson, « Ralf son of Gilbert and Ralf son of Ralf » *Lincolnshire Architectural and Archaeological Society*, 1953, p. 19-26.

Gautier a ses origines à Kesnoi-Espec, aujourd'hui Quesnai-en-Auge dans le Calvados¹. Etabli dans le Bedfordshire, il épousa Adeline de Beaumont, dont la famille venait ou de la Manche ou du Calvados. De ses sœurs, l'une Albreda, épousa Nicole de Trailly, de Coutances; une autre, Hawise, Guillaume de Bussy, probablement de Seine-et-Marne; la troisième, Adeline, Pierre de Ros, de Caen. Gaimar renvoie ses lecteurs qui désirent une confirmation de son histoire à Nicole de Trailly, beau-frère ou neveu de Gautier Espec. A l'époque où écrivait Gaimar, Gautier, qui possédait des terres dans le Yorkshire, fut Justicier du Nord et venait de fonder l'abbaye cistercienne de Rievaulx. Il prêta l'exemplaire de l'*Historia* que Robert de Gloucester (né à Caen) lui avait envoyé à Ralph Fitz-Gilbert, qui le prêta à sa femme à l'usage de Gaimar. De ce labyrinthe il ressort que, malgré les apparences, Gaimar avait des liens étroits avec la Basse-Normandie. M. Bell démontre que la langue de Gaimar, comme celle de Philippe de Thaon, a des ressemblances avec les dialectes de l'ouest de France. D'ailleurs, il y a peu de différences entre la langue de Gaimar et celle de Wace².

Sanson de Nantuil, presque contemporain de Gaimar, qui écrivait comme lui dans le Lincolnshire, à première vue porte un nom qui ne l'attache pas à la Normandie. Cependant, il écrivit une version des *Proverbes de Salomon* avec commentaire pour Alice, deux fois veuve de normands et elle-même d'une famille normande. Fille d'un comte de Chester, vicomte de l'Avranchin et du Bessin, elle épousa en premières noces Richard Fitz-Gilbert de Clare, d'Orbec dans le Calvados, et, après sa mort, se remaria avec Robert de Condet, probablement de la Manche³. Sanson, donc, était probablement originaire de Nanteuil, aujourd'hui Saint-Marcouf, dans la Manche⁴. Le texte des Proverbes est malheureusement inédit, mais la langue est encore une fois visiblement de l'ouest de la France.

Sanson de Nantuil est le dernier des écrivains de la première moitié

1. R. L. G. Ritchie, *The Normans in Scotland*, Edimbourg, 1954, p. 146-47.

2. En attendant l'édition du *Rou* par A. J. Holden, la meilleure analyse de la langue de Wace se trouve dans l'édition de *La Vie de S. Nicolas par Wace*, par E. Ronsjö, Lund, 1962.

3. Loyd, *loc. cit.* p. 71, 20. *Gesta Stephani*, ed. K. R. Potter, Nelson's Medieval Texts, 1955, p. XXI, XXII,

4. *Histoire Ecclésiastique du Diocèse de Coutances*, Société de l'Histoire de Normandie, Rouen, 184, 74, I p. 17.

du douzième siècle à porter un nom continental. Il y a quelques auteurs de la dernière moitié du siècle et un du treizième qui semblent faire cas de leur origine normande.

Selon les éditeurs de la *Vie de S. Gilles*¹, l'auteur, un chanoine qui s'appelle Guillaume de Berneville, venait probablement de Berneville, aujourd'hui Besneville, dans la Manche, dont l'église fut donnée à Montebourg par Étienne de Mandeville, de Magneville dans la Manche. Ezio Levi suggère que Berneville représente ici Barnwell, prieuré de Chanoines Noirs près de Cambridge, dédié à S. Gilles et S. André². Barnwell est, selon les chartes anciennes, un mot anglais signifiant « La Fontaine des Enfants » (cf. le mot « bairn » employé couramment en Écosse). La question reste ouverte. Un Guillaume de Devon fut prieur de Barnwell de 1208 à 1213, et parmi les seigneurs établis dans le Devonshire figure la famille de Mandevile³. La langue de Guillaume de Berneville offre des ressemblances avec celle de Beroul, un Bas-Normand.

A première vue, le cas de Hue de Rotelande semble des plus simples. Nous connaissons son nom, sa demeure et le nom d'un de ses patrons. Néanmoins, rien n'est plus compliqué. On est d'accord pour voir dans « Rotelande » le nom gallois de Rhuddlan, mais Rhuddlan est au nord du pays de Galles, tandis que Hue habitait Credenhill, près de Hereford. Credenhill appartenait à l'évêque de Hereford et à Robert de Chandos, dont la famille était originaire de Candos, dans l'Eure, vassal des Montfort, de Montfort-sur-Risle, dans le même département, qui succédèrent à Hugues l'Ane, parent du célèbre Guillaume Fitz-Osbern, qui venait de Breteuil, encore une fois du même département⁴. Hue écrivit son deuxième roman, *Protheselaus*, suite d'*Ipomedon*, pour Gilbert Fitz-Baderon, seigneur de Monmouth. Les Fitz-Baderon sont d'origine bretonne, mais la femme de Baderon s'appella Rohese, prénom cher à la famille de Clare, originaire du Calvados, qui, veuve, se remaria avec Hugues de Lacy, d'une famille venant de Lassy, dans le Calvados, établie dans le Herefordshire⁵. Tout semble rattacher Hue à la Basse-Normandie plutôt qu'à tout autre lieu. Était-il parent de Robert de Rhuddlan, vassal du comte de

1. G. Paris et A. Bos. (S. A. T. F. 1881).

2. « Troveri ed Abbazie », *Archivio storico italiano*, lxxxiii, 1925, p. 65.

3. Loyd, *loc. cit.* p. 57, 58.

4. *Hereford Domesday*, Pipe Roll Society, p. 30, 70; Loyd *loc. cit.* p. 26, 68, 43.

5. Victoria County History, *Herefordshire* I, p. 277; *Hereford Domesday*, p. 30, 70; W. E. Wightman, *The Lacy Family*, Oxford, 1966, p. 20.

Chester, vicomte de l'Avranchin et du Bessin, qui venait de Tilleul-en-Auge, dans le Calvados ¹ ?

Les familles normandes établies en Angleterre ont quelquefois ajouté un nom de lieu normand au nom saxon préexistant — par exemple Berry Pomeroy, Langton Matravers et Worth Matravers, Newton Ferrers et Stoke Mandeville. Deux auteurs ont appartenu à des familles qui se sont inscrites sur la carte de l'Angleterre.

La date des écrits en français de Simund de Freine ² n'est pas établie avec précision, mais il a dû les composer avant 1190, probablement peu après 1180. Chanoine de Hereford et paraissant dans les documents ecclésiastiques entre 1189 et 1190, ami de Giraut de Barri, évidemment son cadet, il appartient sans doute à une famille bien connue dans le Herefordshire. Venant du Fresne, dans le Calvados, arrondissement de Bayeux, Gautier, seigneur de Moccas dans le Herefordshire, fut vassal d'Adam de Port, c'est-à-dire de Port-en-Bessin, dans le Calvados. Un village dans le Herefordshire, voisin de ceux qui s'appellent Sutton St Nicholas et Sutton St Michael, porte encore le nom de Sutton Freen ³. Il est regrettable que personne, sauf Miss Pope, ne se soit servi de ces textes pour l'étude de la langue, car Simund est mieux documenté que la plupart des auteurs français du Moyen Age. La préoccupation de l'éditeur était plutôt à les dater qu'à les localiser.

Parmi les écrivains du treizième siècle se trouve un « attardé et égaré », le chanoine Pierre de Fetcham, Peckham ou d'Abernun. Auteur de la *Lumière as Lais*, de la *Vie de S. Richard de Chichester* et d'une version du *Secre des Secrez* attribué à Aristote, c'est un écrivain fort goûté de ses contemporains qui apparaît aujourd'hui n'être qu'un triste pédant. Dans le *Secre des Secrez*, il se vante de s'appeler : « Piere, K'estreit est de ces de Abernun », et ailleurs il parle de son patron, Johan de Abernun ⁴. Pierre était, évidemment, membre, peut-être bâtard, de la famille d'Abernon, aujourd'hui Abenon, d'Orbec, dans le Calvados, arrondissement de Lisieux ⁴, qui a donné son nom à Stoke d'Abernon, près de Fetcham et de Peckham dans le Surrey.

Tous les écrivains anglo-normands qui se vantent de leur origine continentale, donc, viennent de la Basse-Normandie ou ont quelque attache

1. Loyd, *loc. cit.*, p. 85.

2. Ed. J. E. Matzke, Société des anciens textes français, 1909.

3. *Le Secre des Secrez*, ed. O. A. Beckerlegge, Anglo-Norman Texts, V, 1944, p. XIII.

4. Loyd, *loc. cit.*, p. 1.

avec elle. Malgré l'opinion de Sir Frank Stenton, que l'importance de la Normandie de l'ouest dans la colonisation de l'Angleterre a été exagérée¹, le fait que la moitié de la terre fut partagée entre onze hommes, dont six venaient de la Basse-Normandie², a dû exercer une influence sur la littérature produite dans leur milieu. Parmi les six, se trouvent Odon de Bayeux, demi-frère du Conquérant et d'autres de ceux qui lui furent fidèles pendant ses luttes contre les angevins et bretons d'une part et contre les flamands et les barons de Haute-Normandie de l'autre, tels Guillaume Fitz-Osbern et Hugues, vicomte de l'Avranchin. Ajoutons le nom d'Eudo Dapifer, fils d'Hubert de Ryes qui lui avait sauvé la vie, et il est clair que la terre natale du Conquérant fut pour quelque chose dans le développement de ces « réseaux » de familles dont parlent les historiens. D'ailleurs, l'importance des écoles de Caen et du Bec pour la vie culturelle de l'Angleterre pendant le douzième siècle n'a pas besoin d'être soulignée.

Il y a lieu d'étudier de nouveau la langue des écrivains anglo-normands du douzième siècle. Il faudrait faire une comparaison minutieuse entre leurs usages, afin d'établir quelle a été l'importance de leur origine basse-normande. Il n'a pas été possible à Miss Pope de donner tous les détails qui permettraient de différencier avec précision les diverses époques de l'anglo-normand. Une telle étude ne serait pas sans conséquences pour l'histoire de la langue française, puisqu'il nous manque des textes continentaux dont la date et la localisation sont aussi déterminées, ni pour celle de la langue anglaise, puisque « *The Impact of French upon English* » a ses origines dans la Basse-Normandie.

M. Dominica LEGGE.

1. *Anglo-Saxon England*, Oxford, dernière édition 1950, p. 622 n.
2. D. Douglas, *William the Conqueror*, London, 1961, p. 269.